

ENTRETIEN AVEC M. NAVARRO REVERTER. — LA RUE D'ALCALA. —  
 LE SALON DU PRADO. — LA BANQUE D'ESPAGNE. —  
 LE PALAIS DE BUENAVISTA.

Le lendemain de mon arrivée, je suis allé rendre visite à un des hommes les plus éminents de l'Espagne, financièrement et politiquement parlant, à M. Navarro Reverter, alors sous-secrétaire d'Etat aux finances, et qui est certainement appelé à devenir, dans un ministère solide et homogène, le ministre auquel l'Espagne devra le relèvement de ses fonds et le rétablissement de l'équilibre de son budget.

Le ministère de hacienda (finances) est une grande construction qui fut édiflée en 1769 pour servir d'Hôtel des douanes : elle a une façade importante sur la calle de Alcalá, la plus belle rue de Madrid, et à l'intérieur un escalier monumental. Après avoir attendu quelques minutes dans un très beau salon de réception au premier étage, M. Navarro Reverter me fait introduire dans son cabinet, et je tiens à le remercier tout particulièrement de la cordialité de son premier accueil. J'ai eu par la suite de nombreuses occasions de le voir et de causer avec lui ; j'ai toujours trouvé en lui un charmant causeur, un esprit profond, un homme du monde accompli et un ami sincère de la France.

Je rapporte ici quelques-unes des paroles que M. Navarro Reverter voulut bien me dire dans notre première entrevue sur un sujet toujours plein d'actualité et d'intérêt, celui de nos relations commerciales avec l'Espagne :

— « Nous n'avons pas encore, me dit-il, reçu le Livre jaune français, mais les journaux espagnols ne sauraient me blâmer d'avoir, comme délégué de l'Espagne à Paris, défendu les intérêts de mon pays. La question est maintenant de savoir si la Chambre française autorisera le gouvernement à traiter avec nous sur des bases inférieures au tarif

minimum ; le traité franco-suisse va résoudre cette difficulté. Si ce dernier est approuvé par le Parlement français, rien ne s'opposera plus, en effet, à ce que des conventions analogues soient conclues par la France, avec la Belgique, avec l'Espagne, et avec d'autres nations ; mais si la Chambre française se rallie aux principes intransigeants de M. Méline, la France sera condamnée à rester isolée.

» Pour nous, Espagnols, continue M. Reverter, nous désirons vivement traiter avec la France ; à Paris, les délégués français et espagnols ont beaucoup travaillé et discuté, avec une égale courtoisie et les mêmes dispositions conciliantes, chaque article des tarifs des deux pays. Nous n'avions pas, à vrai dire, à nous occuper de ce dernier point, mais nous avons voulu, en établissant entre les deux tarifs une minutieuse comparaison, nous rendre compte de leurs défauts respectifs. Le tarif minimum espagnol contient plusieurs taxes exagérées ; le tarif français en renferme également quelques-unes. Nous avons noté toutes ces déficiences et établi une base d'entente susceptible de donner satisfaction aux deux pays ; des deux côtés, nous comprenions qu'un traité de commerce franco-espagnol conclu sur la base des tarifs maxima, laissait le champ libre au commerce et à l'industrie de l'Allemagne et de l'Angleterre.

» Il faut que le *modus vivendi* actuel fasse place à un traité avantageux pour les deux pays ; si les Chambres françaises autorisent l'adoption d'une base un peu inférieure au tarif minimum, en huit jours un traité pourrait être conclu ; mais il est important que les deux nations sœurs ne perdent pas en peu de temps, dans le sot espoir de se berner l'une l'autre, le fruit de longues relations commerciales, non plus que celui d'une vieille et sérieuse amitié. »

C'est par ces paroles que M. Navarro Reverter a terminé ses déclarations. Je dois ajouter que la Chambre n'a pas voulu donner suite au traité franco-suisse et est demeurée intransigeante ; il n'est pas nécessaire d'être libre-échangiste pour le regretter. Le *modus vivendi* qui continue à régir les relations commerciales de l'Espagne et de la France est nuisible aux deux pays et seulement avantageux à nos pires concurrents. Hélas !

La rue d'Alcala est une grande et large rue, avec de beaux trottoirs, bordés de maisons élevées et modernes pour la plupart, où se trouvent les plus riches magasins de la ville. A l'angle de la rue de Séville, on fait remarquer aux étrangers un superbe immeuble bâti par une compagnie d'assurances américaine, *la Equitativa*. Dans cette grande

maison est installé le cercle de Madrid ; mais je m'étonne de l'admiration immodérée des Madrilènes pour cet immeuble : à Paris, des boulevards entiers sont bordés de maisons de ce genre ; à Londres, à Berlin de même ; et je ne crois pas qu'il soit jamais venu à l'idée des habitants de ces capitales de faire admirer aux étrangers ces constructions énormes, qui ne sont bonnes qu'à donner de gros revenus à leurs propriétaires et n'ont aucune prétention à être des chefs-d'œuvre, que dis-je ? des œuvres d'art architectural.

A partir de la rue de Séville, la rue d'Alcala devient un large boulevard, les trottoirs sont plantés d'arbres, de platanes encore chétifs à certains endroits, et elle va aboutir, après avoir traversé le salon del Prado, à la place de l'Indépendance, où se dresse la porte d'Alcala, arc de triomphe à trois arches élevées et à deux ouvertures latérales, qui est situé sur une hauteur et bien en évidence. Erigé en l'honneur de Charles III, ce monument est de ceux dont on n'ose parler, de crainte d'en dire trop de bien ou trop de mal.

La rue d'Alcala débouche au point où finit le *Salon du Prado*, promenade publique du genre de nos Champs-Élysées, où s'ébattent et jouent des enfants sous la surveillance des nounous et des inévitables troupiers, et où commence le *paseo de Recoletos*, grande avenue avec double rangée d'arbres de chaque côté, et que je ne saurais mieux comparer qu'à la promenade du Prado de Marseille : mais je dois ajouter bien vite que le Prado de Marseille est bordé de moins de belles maisons, palais et monuments que le *paseo de Recoletos*, qui est une superbe avenue digne d'une grande capitale comme Madrid.

C'est à l'entrée du *paseo de Recoletos* que s'élève la fontaine célèbre de Cybela. Je dois dire aussi que cet endroit de Madrid offre aux voyageurs un aspect magnifique. De chaque côté de la rue d'Alcala s'élèvent deux monuments.

A droite l'édifice de la Banque d'Espagne, immense monument dans le genre de celui du Crédit lyonnais sur le boulevard des Italiens à Paris, mais avec une façade trois fois plus grande sur le *Salon du Prado*. Cette Banque d'Espagne est le plus probant exemple de la *mégalomane* espagnole : aucune des banques des États les plus riches d'Europe n'a un édifice pareil : la Banque de France, la Banque d'Angleterre pâlisent devant la majestueuse façade de la Banque d'Espagne, qui a dû coûter une somme plus grande que celle qui existe sans doute dans ses propres caisses ! Je ne blâme certes pas le désir qu'ont les Espagnols de doter leur capitale de beaux édifices ;

j'aime leur patriotisme, dont c'est une des formes, et je ne regrette qu'une chose, c'est que leur Banque nationale n'ait que du papier à mettre dans ses coffres ! Et je le regrette d'autant plus que je crois à la vitalité de l'Espagne, à la richesse de son sol : quand donc nos voisins, au lieu de nous jalouser, se décideront-ils carrément, sans arrière-pensée, à être nos amis, nos frères, et à mettre intelligemment et rapidement en exploitation toutes les ressources de leur pays ?

A gauche, le ministère de la guerre, appelé aussi *palais de Buena-vista*, à cause de la magnifique vue dont on jouit de cet édifice qui se dresse sur une hauteur dont les flancs sont décorés par un luxueux jardin. De grandes allées conduisent de la grille d'honneur de la rue d'Alcala jusqu'au palais, mais l'entrée habituelle est par derrière et il faut gravir en voiture, au pas, des rues tortueuses et mal pavées avant d'arriver à la porte de ce palais, qui fut construit par le duc d'Albe, acheté par la ville de Madrid à ses héritiers et offert au prince de la Paix. En 1847, on y transporta le ministère de la guerre et toutes les diverses administrations militaires ; mais c'est au général Prim que l'on doit la disposition heureuse des jardins et la belle grille qui a remplacé le mur qui longeait la rue d'Alcala et le *paseo de Recoletos*.

La rue d'Alcala renferme aussi, à quelque distance de la Banque d'Espagne et du même côté, le *palais de la Présidence* du conseil des ministres. Ce palais, qui est sans apparence extérieure, a un escalier assez gracieux et quelques beaux salons : un bal a été offert dans ce palais par M. Canovas del Castillo à tous les délégués étrangers et, si ce n'avait été l'encombrement inouï du vestiaire qui fut saccagé à certain moment, nous pourrions dire que cette fête a été des plus réussies.

---

## LE PALAIS DES CORTÈS. — LE MUSÉE ROYAL DE PEINTURE. —

## LE JARDIN BOTANIQUE.

La *carrera San Geromino* est une autre grande rue de Madrid : elle descend de la *Puerta del Sol* au centre du Salon du Prado, presque parallèlement à la *calle de Alcalá*, ou plutôt en formant un trapèze, dont le Salon du Prado serait la base et la *Puerta del Sol* le sommet. Cette rue n'a rien de bien remarquable, en dehors de la coquette petite place des Cortès, où en face du *palais des Cortès* ou Chambre des députés se dresse, mélancolique, le grand Cervantès en bronze. Ce palais législatif, dont l'intérieur est très riche et orné de belles peintures, ressemble assez extérieurement à notre Palais Bourbon dont il est une petite copie. Le portique, avec au bas des degrés deux énormes lions en bronze, qui ont été fondus avec des canons pris sur les Marocains, est d'un assez agréable effet.

Par une bizarrerie singulière, c'est la statue d'un grand poète et non d'un législateur qui fait face à ce temple des chicanes politiques. Pauvre grand Michel Cervantès de Saavedra, immortel auteur du type de philosophe sans souci et bouhomme qu'est Sancho Pança, combien divertissantes et pitoyables doivent te sembler les discussions byzantines dont ce palais des législateurs modernes est le théâtre et dont l'écho affaibli doit parvenir parfois à tes oreilles. Ah ! si tu pouvais reprendre ta plume et flageller de nouveau de ta mordante ironie les ridicules et les travers de nos contemporains, quel chef-d'œuvre de gaieté, de bouffonnerie amère et sarcastique ne nous donnerais-tu pas ? Mais peut-être est-ce un Juvénal qu'il faudrait à notre époque !

Au bout de la *Carrera San Geronimo* est le palais du duc de Medina-Celi, et en face le Musée royal de Madrid, qui est, dit-on, le plus riche d'Europe. Il contient en effet une série de chefs-d'œuvre absolument incomparable, mais on ne peut le considérer comme un musée parfait,

car il n'est pas proportionné et ne saurait donner une juste idée des diverses écoles de peinture, non plus que de l'histoire de cet art. Certains grands artistes sont représentés dans ce musée par presque toutes leurs œuvres, d'autres n'y ont pas même un tableau. En somme, il y a dans les galeries de ce beau musée et surtout dans la salle ronde que l'on vient de restaurer et qu'on appelle salon de la Reyna Isabel, une merveilleuse collection de chefs-d'œuvre. Ce salon de la reine Isabelle renferme entre autres le plus beau Raphaël que j'aie vu : c'est la *Sainte Famille à l'agneau*. Rien, selon moi, n'est comparable à cette toile, et si la perfection est de ce monde, Raphaël l'a atteinte avec ce tableau !

Je ne crois pas utile de donner ici la liste des deux mille deux cents toiles et tableaux que renferme le musée royal de Madrid. En outre du salon de la Reyna Isabel, le musée comprend deux galeries de 40 mètres de long sur 10 de large, d'autres galeries moins importantes et diverses salles, entre autres une entièrement consacrée à Goya, le peintre qui a le mieux su rendre les types et le caractère propre de la race espagnole, génie extraordinaire, quoique parfois extravagant.

Pour se faire une idée des richesses du Musée Royal de Madrid, il suffit de savoir qu'il compte : 46 tableaux de Murillo, 14 Zurbaran, 58 Ribera, 64 Vélasquez, 55 Téniers, 66 Rubens, 10 Raphaël, 20 Poussin, 66 Luca Giordano, 22 Van Dyck, 54 Breughel, 10 Claude Lorrain, 16 Guido Reni, 45 Titien, 54 Tintoret, 25 Paul Véronèse et une quantité de Goya, d'autres toiles des grands Maîtres.

Le Musée royal est séparé du Jardin botanique par la place de Murillo, au centre de laquelle se dresse la statue de Murillo, reproduction de celle qui décore une des places de Séville.

Le Jardin botanique fut créé en 1774 : entouré d'une élégante grille, ce jardin renferme un pavillon où ont lieu des cours de botanique, une bibliothèque. On conserve là des herbiers d'une grande valeur, tant par la rareté des plantes, que par la grande quantité d'échantillons de tous les produits de la flore du monde qu'ils contiennent.

C'est en somme une visite des plus intéressantes pour tout le monde, mais particulièrement pour les savants qui s'occupent de botanique.

## XXVII.

### INAUGURATION DES EXPOSITIONS HISTORIQUES EUROPÉENNE ET AMÉRICAINE DANS LE PALAIS DE LA BIBLIOTHÈQUE. — LA MONNAIE. — LE PALAIS DE L'INDUSTRIE ET DES BEAUX-ARTS.

Le 31 octobre, à dix heures, a eu lieu l'inauguration *officiuse* par M. Canovas del Castillo, président du conseil des ministres, des expositions historiques américaine et européenne, installées dans le superbe palais de la Bibliothèque, qui a été achevé spécialement à cet effet.

La première pierre de cet édifice fut posée le 21 avril 1866 par la reine Isabelle II ; les travaux de construction ne furent toutefois activement poussés que dans les trois dernières années.

Le palais, long de cent trente-cinq mètres et large de cent vingt-quatre, a deux façades principales : l'une sur le *paseo de Recoletos*, un peu avant d'arriver à la place de Colomb, l'autre sur la *calle de Serrano*.

La façade des *Recoletos* est admirable : un immense escalier que décorent six statues de pierre monumentales, dont deux sont placées sur les degrés mêmes, conduit à un portique de style dorique, élevé de huit mètres au-dessus du sol.

Trois imposantes portes en fer forgé donnent accès dans le grand vestibule ; dès l'entrée, l'œil est surpris par les dimensions, inconnues peut-être jusqu'ici, de l'escalier de marbre gris veiné de blanc qui mène à l'étage supérieur.

La salle de lecture, très large et très élevée, comptera également, quand sa décoration sera terminée, parmi les merveilles du palais. L'entresol se compose en outre de 22 grandes salles ; au premier étage sont situées 46 pièces somptueuses, éclairées par le haut et dont l'élévation dépasse neuf mètres.

Tout ici serait d'ailleurs à décrire ; bornons-nous à admirer au

passage la richesse des grilles dorées, aux écussons émaillés, qui entourent le monument.

M. Canovas del Castillo a été reçu sur le perron de l'entrée principale, par M. Navarro Reverter, délégué général de l'exposition historique américaine, entouré des ministres plénipotentiaires et délégués officiels des pays qui ont exposé. Le président du conseil a parcouru avec un vif intérêt cette exhibition de curiosités archéologiques ; il a visité d'abord les salons de l'entresol qui renferment tous les vestiges historiques des civilisations américaines contemporaines de la conquête espagnole et a complaisamment écouté les explications que lui fournissaient les différents délégués.

M. Canovas del Castillo est monté ensuite, par le grand escalier de marbre, au premier étage ; là sont groupées, dans un amoncellement unique au monde, les incalculables richesses artistiques qu'ont envoyées les cathédrales d'Espagne, les musées et de nombreux collectionneurs. C'est l'exposition des merveilles de l'art européen au XV<sup>e</sup> siècle, à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde, ou les Espagnols tiennent à prouver qu'ils ont apporté la civilisation. Missels enluminés, statues antiques, christes d'ivoire, croix et armures, œuvres de bois sculpté, émaux rarissimes, tapisseries et tentures de Flandre et d'Espagne véritablement admirables, chaque objet est dans son genre un chef-d'œuvre. Deux salons seulement sont consacrés aux expositions particulières envoyées par des Français ; et, bien que beaucoup de nos collectionneurs se soient abstenus à la suite du refus, par le gouvernement espagnol, d'assurer les collections contre les avaries de transport et les autres risques possibles, lorsque M. Canovas del Castillo, accompagné du Père Fita, assisté de MM. de la Cerda et Catalina Garcia, délégués de l'exposition historique européenne, est entré parmi les trésors de l'art français, il n'a pas cherché à dissimuler son admiration.

Les membres de la délégation française ont fait au ministre les honneurs de leurs salles ; les envois de Reims, de Roubaix, de Nantes, de Toulon, d'Orléans, de Clermont-Ferrand, de Rouen, ont surtout arrêté l'attention de M. Canovas del Castillo. Toute une salle française était consacrée à l'exposition des riches collections envoyées par MM. Petitjean de Reims, qui a eu le grand diplôme d'honneur ; Chandon, d'Epernay, E. Irroy, de Reims, etc. Il n'est que juste aussi de déclarer que l'exposition artistique de ces deux villes françaises doit surtout son succès au zèle infatigable et aux soins de M. l'abbé Trihidez, président de la Société de géographie de Reims, qui est venu à Madrid pour

déballer, installer les collections et veiller à leur conservation. On ne saurait trop le féliciter de la part qu'il a prise à cette exposition.

En sortant du palais de la Bibliothèque, je vais admirer le monument élevé en l'honneur de Christophe Colomb sur la place du même nom. Ce monument a dix-sept mètres de hauteur et est assez élégant : commencé en 1881, il a été terminé en 1885. Le piédestal, de style gothique, contient quatre bas-reliefs représentant, l'un « Christophe Colomb exposant ses projets », l'autre « la Reine catholique offrant ses bijoux pour payer le voyage », les autres enfin les noms des trois caravelles de Colomb, *Santa-Maria*, *Nina* et *Pinta*, ceux des frères Pinzon, du pilote Juan de la Cosa et des quatre-vingt-un compagnons de voyage du grand explorateur. La statue de Colomb, un drapeau à la main, qui se dresse au sommet, a trois mètres de haut. Je trouve ce monument un des plus jolis qui aient été élevés en Espagne à Colomb.

En face de ce monument et tout à côté du palais de la Bibliothèque, se trouve la *Casa nacional* de *Monedad*, qui occupe un grand et bel hôtel de construction récente. Cet établissement, régi par l'État, peut frapper de cinquante à soixante mille pièces par jour. Ce qui est très curieux, c'est la collection complète des médailles gravées depuis Philippe V, à l'occasion des victoires, des *pronunciamientos* et des autres événements remarquables. Cet édifice abrite également une école de gravure en monnaies et médailles.

Tout au bout du paseo de Recoletos et du paseo de Castella qui en est la continuation, se dresse sur une hauteur *le palais de l'Industrie et des Beaux-Arts*, vaste construction sans goût et sans style, du genre de celles qu'on élève pour les expositions et qu'on démolit ensuite. Ce bâtiment, dont la durée sera éphémère, nous l'espérons pour la renommée artistique des Espagnols, est extrêmement disgracieux à l'extérieur. Intérieurement, il renferme une exposition intéressante de peinture et de sculpture, où toutes les nations sont représentées ; les salles consacrées à la France étaient au début dans un désordre qui n'était pas un effet de l'art. Les tableaux étaient tous accrochés sans choix et sans discernement, et alors que nous avions les plus belles œuvres de toute l'exposition, nos salles faisaient sans contredit la plus piteuse figure. Heureusement que les protestations de nos artistes furent entendues et que M. Bonnat, venu exprès de Paris, parvint à rétablir l'harmonie et le bon ordre dans les salles de la section française, qui, dès lors, fut placée par tous les visiteurs au premier rang. Au loin, et bien en face de la porte d'entrée du palais des Beaux-Arts, on aperçoit

les cimes neigeuses du Guadarrama qui étincellent au soleil, et je n'exagère pas le moins du monde en disant que la température est de trois degrés au moins plus froide à l'extrémité du paseo de Castilla que sur la *puerta del Sol*.

D'ailleurs les brusques variations de température sont fréquentes à Madrid, et le climat est des plus meurtriers et des plus traîtres. Au coucher du soleil, qui a lieu brusquement, la température s'abaisse tout d'un coup de cinq ou six degrés et même plus ! Et dans cette atmosphère raréfiée, les malades de la poitrine sont sûrs de ne pas faire de vieux os, pour employer une expression vulgaire. Ne pas oublier que Madrid est à plus de 650 mètres d'altitude !

---

## XXVIII.

CHEZ LE GÉNÉRAL AZCARRAGA. — L'ARMÉE ESPAGNOLE. —

LES ÉGLISES DE MADRID.

Je suis allé visiter le 1<sup>er</sup> novembre le Ministère de la guerre et j'ai eu la bonne fortune de pouvoir être reçu de très aimable façon par le ministre de la guerre, le général don Marcel Azcarraga, le rival en popularité du général Martinez Campos.

Dans sa redingote noire, avec son large front, ses cheveux blancs, sa moustache et sa barbiche également blanches, le général évoque le souvenir d'un général français, tant il a de rondeur et de franchise dans son allure et tant sa physionomie est agréable et sympathique. Tout de suite d'ailleurs il me met à mon aise :

— « Je suis bien heureux de vous voir, me dit-il, car je suis un ami sincère de la France : je suis allé quelquefois à Paris et votre pays me charme infiniment. Je voudrais le connaître mieux encore. Il y a tant de choses à voir et à admirer chez vous.

» Vous avez un gouvernement sage et sérieux et la paix est votre meilleure arme. Votre richesse tend à augmenter sans cesse, et vous remportez par votre travail la plus belle des victoires. Une seule ombre à ce tableau : les récents attentats anarchistes !

» Leur action est à la fois insensée, antihumanitaire et sauvage. Ils veulent nous ramener à la barbarie, et il importe de réagir avec la plus grande énergie et de les châtier comme ils le méritent. Pas de pitié pour ces gredins ; il faut que les nations civilisées s'unissent pour leur faire une guerre sans merci. Puisqu'ils veulent nous tuer, pourquoi ne pas les détruire ? Nous sommes tous dans le cas de légitime défense.

» Et tenez, votre gouvernement aurait raison de vouloir restreindre la liberté de la presse, en ce qui concerne l'excitation au crime et à l'attentat. Il faut que la société se défende contre ceux qui veulent la renverser ou la désorganiser. Les petits journaux, répandus dans les

centres ouvriers et qui sont rédigés souvent par des gens sans aveu, devraient être interdits, et tout anarchiste avéré déporté dans les colonies lointaines.

» Malheureusement il est difficile de faire voter une pareille loi, car elle a l'air de toucher à la liberté de la presse, quand, au fond, elle n'en réprime que la licence. Mais encore une explosion et tout le monde, sans exception, la réclamera à cor et à cri.

» Quant à l'armée, elle doit combattre les ennemis du pays à l'étranger et ceux de la société à l'intérieur. Les anarchistes ne sont pas les représentants d'une opinion politique : ce sont des malfaiteurs au pire sens du mot.

— « Il y a en effet, mon général, ai-je dit alors, une chose au-dessus de tout éloge en Espagne ; c'est l'armée ! Et à vous en revient l'honneur.

— « A mes prédécesseurs et à moi, interrompt le général avec un sourire, et surtout au soldat espagnol, qui est admirable sous tous les rapports, sobre, patient, énergique, endurant et d'un courage à toute épreuve ; on peut tout demander au soldat espagnol. Aujourd'hui, d'ailleurs, il a fait ses preuves, et si nous n'avions pas eü toute cette série de guerres civiles, nous serions bien plus en progrès encore.

» En France, au moins, vous n'avez plus à craindre la guerre civile ; vous êtes bien heureux !

— « Le soldat espagnol a, en vérité, une très belle tenue et, si vous aviez autant d'hommes que l'Allemagne, vous pourriez jouer un bien grand rôle dans le monde.

— « Oui, mais nous n'en serions pas plus riches, ajoute notre éminent interlocuteur avec une pointe de malice et un aimable sourire. Ce que je puis dire, c'est que depuis deux ans et demi bientôt que je suis ministre, je n'ai rien négligé pour doter notre armée de tous les progrès réalisés par la France et l'Allemagne ; j'ai voyagé en France, en Allemagne, en Angleterre, étudié tout ce qui se rapporte à l'armement et à l'instruction perfectionnée des troupes, et j'ai appliqué chez nous ce qui m'a paru le meilleur. Nos soldats sont très entraînés, très habiles à la manœuvre et rompus à toutes les difficultés du métier des armes ; ils sont encadrés par des officiers dont l'instruction est aussi étendue que possible, et leur armement et leur équipement sont excellents ; ce qui prouve, ajoute alors le général, qu'un ministre modeste qui demeure au pouvoir vaut mieux que deux bons qui ne font que passer.

» Les ministères de la guerre et de la marine ne devraient pas être

politiques et ne pas être soumis au bon plaisir des Chambres. L'armée n'a rien à voir avec les politiciens... Mais il faut subir le sort des autres ministres, tomber avec le ministère pour des questions qui nous sont étrangères. C'est tout à fait anormal, mais ainsi le veut le régime parlementaire. »

Voilà, en substance, les intéressantes déclarations que voulut bien me faire le général Marcel Azcarraga, dont le cordial accueil ne s'effacera point de ma mémoire.

\*  
\* \*

Mais parlons un peu des églises de Madrid : C'est l'église de *San Isidro el Real*, véritable musée, où les plus grands peintres espagnols sont représentés par de belles toiles, qui a été provisoirement instituée la cathédrale de Madrid. C'est en effet la plus grande église de Madrid, mais je me refuse à la trouver magnifique, malgré l'enthousiasme de certains Espagnols.

La vérité, c'est que la ville de Madrid compte quelques belles églises, belles surtout par leurs ornements intérieurs, mais qu'elle manque absolument de cathédrale, du moins d'édifice religieux digne de ce nom. Quand la nouvelle basilique de Atocha, dont j'ai vu les plans et dont les proportions sont grandioses, sera construite, ce qui ne nous paraît pas très proche, Madrid aura enfin une cathédrale digne de ce titre, d'autant plus difficile à porter en Espagne que la plupart des grandes villes de ce pays possèdent des cathédrales anciennes qui sont des chefs-d'œuvre.

L'ancienne église de *Nuestra Senora de Atocha*, à l'extrémité orientale du Prado, est décorée avec goût et a été comblée de présents par la reine Isabelle, après l'attentat du 2 février 1852. Elle renferme les tombeaux du général Castanos, du maréchal Prim, de Rios Rosas, de Manuel Concha, du marquis del Duero. C'est sous les voûtes de Nuestra Senora de Atocha que sont suspendus les drapeaux nombreux pris par les Espagnols à leurs ennemis durant les guerres passées ; c'est dans cette église que se célèbrent les mariages de la famille royale, et que les troupes prêtent le serment de fidélité. Cette ancienne église dépendait autrefois d'un couvent qui a été transformé en hôtel des Invalides. Ce couvent ne présente rien de remarquable.

Une des plus belles églises de Madrid, c'est sans contredit l'église de

*San Francisco el Grande*, composée d'une vaste rotonde entourée de sept chapelles où sont de beaux tableaux. Cette église a été érigée en panthéon national par les Cortès en 1869, mais ce décret fut si mal exécuté qu'il a fallu le rapporter. *San Francisco el Real* a été construit en 1770 et inauguré en 1784, mais de grandes réparations y ont été faites en 1878, et en ont fait une des plus remarquables églises de Madrid. Les chapelles en sont très riches en œuvres d'art et les deux chaires sont des chefs-d'œuvre de style renaissance florentin, un peu lourds toutefois, mais c'est là un des défauts du style lui-même.

L'église de *Salesas reales*, qui dépendait aussi jadis d'un couvent, occupé aujourd'hui par le palais de justice, est digne d'une visite : les colonnes sont en marbre vert de Grenade, et elle renferme les tombeaux de Ferdinand VI et du Maréchal O'Donnell.

L'église de la *Incarñacion*, à un des angles de la place de Oriente, et des plus élégantes ; on y admire un superbe retable en marbre et en bronze, qui sert de cadre grandiose à une toile très appréciée de Vicente Carducho.

Citons enfin une église des plus sévères d'aspect, construite sous Philippe II, ancienne dépendance d'un couvent, et qui s'appelle l'église des *Descalzas Reales*.

Parmi les églises qui ne dépendaient pas d'anciens couvents, on peut visiter : *San Ginés*, qui est grande et claire, *Santa Cruz*, qui possède un Saint Dominique de Pereda et une descente de croix de Rubiales ; *San Andrés*, église qui contient une chapelle très grande revêtue de marbres précieux ; *Santo Justo y Pastor*, dont la facade est la plus décorative de toutes celles de Madrid ; ensuite nous énumérons, sans insister, les églises de *Nuestra Señora de los Angeles*, de *Nuestra Señora de la Angustia*, de *San Antonio de Padua*, de *Santa Barbara*, de *Nuestra Señora de Buen Consejo*, de *Nuestra Señora del Carmen*, de *Nuestra Señora de la Concepcion*, de *Nuestra Señora de Cavadonga*, de *Nuestra Señora de los Dolorès*, de *San Ildefonso*, de *San Jeronimo el Real*, de *San José*, de *San Lorenzo*, de *San Luis*, de *San Marcos*, de *San Martin*, de *San Miguel*, de *San Millan*, de *Santa Maria la Réal*, de *la Almudena*, de *San Pedro el Real*, de *Nuestra Señora del Pilar*, du *Purissimo Corazon de Maria*, de *El Salvador y San Nicolas*, de *Santiago y San Juan Bautista*, de *San Sebastian*, de *San Teresa y San Isabella*, de *San Pedro*, de *San Nicolas*, de *Caballero di Gracia*, de *Calatravas*, de *San Antonio de los Portugueses*, de *Buen Suceso*, de *Nuestra Señora de Gracia*, de

*Jesus Nazareno, de San Ignacio, de l'Oratorio del Olivar, de San Pedro de los Naturales, de Nuestra Senora de la Porteria, de Cristo de la Salud, de Santa Catalina de los Donados, de Espiritu Santo, de la Capilla de Nuestra Senora de la Soledad, quatre chapelles dédiées à San Isidro Labrador, les églises de Nuestra Senora del Puerto, des Escuelas Pias de San Fernando, des Escuelas Pias de San Antonio Abad, de l'asile de Huerfanos del Sagrado Corazon de Jesus, des Religieuses capucines, des Servantes de Marie, des Senoras Comendadoras de Santiago, du second monastère de la Visitation de santa Maria, des religieuses Franciscaines de San Pascual, de la Presentacion, de Santa Isabel, des religieuses de San Juan de Alarcon, des religieuses de Gongora, des religieuses de Santa Maria Magdalena de la Penitencia, des religieuses de San Ildefonso, des religieuses Jeronimas del Corpus Christi, de la résidence des révérends pères Dominicains des Philippines.*

J'ai tenu à donner la liste complète des églises de Madrid, liste que l'on ne trouve dans aucun ouvrage français, afin de prouver à nos lecteurs que la capitale de l'Espagne rachète par la quantité de ses édifices consacrés à la piété la qualité qui leur fait souvent défaut. Toutefois il faut ajouter que l'on trouve généralement de belles choses même dans les plus pauvres et les plus modestes églises d'Espagne, car la foi est grande dans ce beau pays et les offrandes des fidèles sont dignes de leur générosité.

---

## XXIX.

ARRIVÉE DE LEURS MAJESTÉS A MADRID. — LA CAVALCADE  
DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE. — MA VISITE  
AU PALAIS ROYAL DE MADRID.

Sa Majesté la reine régente et le petit roi Alphonse XIII sont arrivés à Madrid le 6 novembre : tous les ministres, toutes les autorités étaient à la gare. Une affluence énorme se pressait sur le passage de la cour de la gare au palais royal. Les troupes de la garnison ne formaient pas la haie ; il y avait seulement des gendarmes à cheval pour maintenir l'ordre et qui étaient placés de dix mètres en dix mètres.

Le peuple de Madrid, qui attendait avec impatience le retour du jeune roi, dont la maladie n'a pas été grave, a fait un chaleureux accueil aux souverains.

Le petit roi n'a eu en somme qu'une très forte fièvre et un embarras gastrique. Il est maintenant tout à fait hors de danger. La température délicieuse de Séville a été cause qu'on l'a gardé là-bas le plus longtemps possible avant de lui faire affronter le climat si dangereux de Madrid.

Le lendemain de l'arrivée de Leurs Majestés, les fêtes en l'honneur de Colomb, si impatiemment attendues dans la capitale, ont commencé. Depuis longtemps les programmes des fêtes avaient été publiés, mais de fêtes point ! On était en liesse dans toute l'Espagne, à Barcelone, à Cadix, à Huelva, à Séville. Seule, la ville de Madrid était morne et comme oubliée.

Après les longues journées de pluie que nous venions de traverser — et rien n'est horrible comme les jours de pluie à Madrid — un soleil radieux s'est montré le 6 novembre au matin, comme à souhait, pour la première fête.

C'est la cavalcade du Commerce et de l'Industrie qui a été le clou de cette journée. Le cortège, formé à la rue Princesa, a passé par les

rues Ventura, Ferraz, Bailen, devant le palais royal, la rue Mayor, la puerta del Sol, la rue de Séville, les promenades de Recoletos et Castellana et a défilé devant le monument d'Isabelle la Catholique. Ce monument d'Isabelle la Catholique est situé à la fontaine de Castella, non loin de l'Hippodrome : la reine est représentée à cheval et escortée par Christophe Colomb, Gonzalve de Cordoue, le frère Juan Perez de la Marchena, Cisneros et Fernand Cortès : la reine porte la croix de la main droite et lève les yeux vers le ciel. C'est l'œuvre d'un sculpteur de Barcelone, don Manuel Oms, et on peut regretter qu'il ait donné au piédestal des proportions mesquines comparativement à celles du groupe qui le surmonte. Les armes de Castille, Aragon et Navarre ornent ce monument et l'inscription suivante est gravée sur l'une des faces : « A Isabelle la Catholique, qui a vu sous son règne s'établir l'unité nationale et se faire la découverte de l'Amérique, le peuple de Madrid, 1883. »

Ce cortège offrait un coup d'œil très pittoresque : en tête, un peloton de gendarmes, des timbaliers et trompettes, les cafetiers et leurs étendards, une musique militaire, des étendards des corps et métiers ; ensuite vient, précédé d'une musique militaire, le char du commerce. Il représente un môle de débarquement dans un port. C'est toute une scène. Une locomotive, avec son tender et un vagonnet, apporte des marchandises à une barque ; une grue sert au débarquement.

Après vient le char des marchands de vins et liqueurs, suivi d'une musique militaire et d'étendards. Puis le char de l'industrie : sur une plate-forme de trois mètres de hauteur s'élève une fabrique simulée par deux pavillons hauts de dix mètres, construits en imitation de pierre. En avant se dresse la statue de l'Industrie sur un socle dont les gradins sont ornés des attributs de diverses industries.

Le centre de la plate-forme est couvert de machines et appareils industriels.

Ce char, ainsi que celui du Commerce, est traîné par huit mules.

Viennent ensuite : les étendards des journaux politiques et scientifiques, des compagnies de tramways, des cochers de fiacre, des confiseurs ; un corps de musique, puis les étendards de tous les autres corps de métiers, des ouvriers, des délégués des sociétés et académies de Madrid et des provinces, des Chambres de commerce.

Le char de Christophe Colomb, qui vient ensuite, est haut de huit mètres. Il représente le globe terrestre, sur lequel se tient Colomb à genoux, dans l'attitude de la prière ; dans sa main la bannière de

Castille. En avant du char, une nymphe, appuyée sur une corne d'abondance, agite une palme, tandis que des dauphins jettent de l'eau.

Ce char, tiré par dix mules ornées de housses blanc et bleu, offre un coup d'œil très brillant et provoque les acclamations de la foule. Le cortège est terminé par une musique militaire et la garde d'honneur.

Cette fête a été des plus réussies. Une foule énorme se pressait sur tout le parcours du cortège, prouvant par ses cris et son enthousiasme exubérant qu'elle essayait de se dédommager de sa longue attente par le plaisir qu'elle prenait.

Les fêtes, d'ailleurs, si elles ont été retardées quelque peu, n'ont pas fait défaut aux Madrilènes ; pendant les quinze jours suivants, ce n'a été qu'une succession de fêtes de tous genres. Ces fêtes ont été données en l'honneur et du centenaire de la découverte de l'Amérique et du voyage à Madrid de Leurs Majestés le roi et la reine de Portugal. Elles ont revêtu un caractère tout à fait fastueux. On connaît, en effet, le goût proverbial des Espagnols pour les grandes cérémonies et leur sens profond de l'étiquette. La Cour et la ville n'ont rien négligé pour rester à la hauteur de cette antique renommée. Ce qui n'a pas empêché la réception d'être tout à fait cordiale, car le peuple s'est joint à l'allégresse des hautes classes et, pour le moment du moins, les ombres de la politique intérieure se sont effacées devant l'éclat des fêtes.

J'ai tenu à aller visiter le palais royal, avant l'arrivée de Leurs Majestés portugaises. C'était déjà une faveur difficile à obtenir, car, durant la présence de Leurs Majestés à Madrid, la visite du palais n'est octroyée qu'à de rares privilégiés. Toutefois l'intendant de la maison royale, M. Luis Moreno, avec une bonne grâce dont je tiens à le remercier, se fit un plaisir de me donner toutes les instructions nécessaires pour que je pusse visiter en détail ce magnifique palais dont la construction remonte à la moitié du siècle dernier. Ce palais, est imposant vu des bords du Mançanarez, car la montagne sur laquelle il se dresse lui fait, avec ses contreforts, ses terrasses et ses jardins, un piédestal grandiose. En outre ses quatre façades à peu près semblables d'architecture ont, du côté du *campo del Moro* et des *écuries royales*, une hauteur de plus de cinquante mètres, qui contribue à donner un grand air à cette construction, qui forme un carré de cent trente-deux mètres de côté. Mais du côté de la place de Oriente et de l'entrée principale, qui fait face à la mauvaise mesure où se trouve l'Armeria real, par suite de l'élévation du terrain sur lequel est bâti le palais, les deux façades n'ont plus que vingt-huit mètres de hauteur et le

palais, ainsi que les constructions qui bordent la *place d'Armes*, fait un effet assez désagréable, car il paraît beaucoup trop étendu et semble manquer de hauteur. L'architecture générale du palais est froide et ne mérite pas les éloges que certains lui décernent : l'ensemble est d'une sévérité un peu trop nue.

Mais l'intérieur de ce palais est magnifiquement décoré et meublé, et c'est une somptueuse résidence royale.

Ce palais a été édifié en partie sur les ruines de l'ancien Alcazar de Madrid, dont on a, je crois, toujours exagéré l'importance, afin de faire croire que Madrid avait jadis rang parmi les grandes villes de l'Espagne, ce qui est faux. La prospérité de Madrid date du jour où Philippe II l'érigea en capitale de l'Espagne, en 1560.

Et, chose curieuse, en espagnol, on ne peut donner à Madrid le titre de cité. On dit la *ciudad* de Toledo, de Séville, de Cordoue ; on est forcé de dire la *villa* de Madrid.

Décrire le luxe des appartements du palais royal de Madrid est malaisé : il me suffira, pour en donner une idée, de dire qu'il est absolument royal. Plusieurs salons sont magnifiques : le salon des Ambassadeurs entre autres, dont la voûte peinte par Tiepolo est un chef-d'œuvre, mérite l'admiration des visiteurs par ses dimensions. Les murs en sont recouverts de velours grenat ; entre les grandes fenêtres se dressent des guéridons dorés couverts d'objets d'art : au milieu, entre les statues de la Paix et de la Justice en bronze, s'élève un trône surmonté d'un dais aux armes de Castille ; au bas des degrés sont quatre lions de bronze doré et sur le tapis qui s'étend devant le trône sont brodés les deux hémisphères terrestres et les colonnes d'Hercule avec la fameuse devise : *plus ultra* !

Le grand escalier du palais royal mérite également notre tribut d'éloges : il est de proportions grandioses, la voûte très élevée est richement décorée, une galerie fait en outre tout le tour du premier étage, galerie où dans les jours de grande cérémonie on étale toutes les tapisseries anciennes d'Espagne, des Flandres et des Gobelins, que possèdent les rois d'Espagne. La vue de cet escalier, lors d'une soirée de gala, comme celle qui fut offerte à Leurs Majestés portugaises, avec deux cents laquais poudrés à la Louis XV, rangés le long des marches, devant une haie de hallebardiers en brillant costume, est réellement merveilleuse et inoubliable !

Plus de trente salons, plus riches les uns que les autres, se succèdent

au premier étage du palais : je citerai surtout, comme très curieux, les salons japonais, chinois et en porcelaine.

Grâce à l'amabilité de l'intendant général M. Luis Moreno, j'ai pu visiter les appartements réservés au roi don Carlos et à la reine Marie-Amélie. L'appartement du roi don Carlos se compose d'une antichambre, d'un salon tapissé d'étoffes blanches ornées de fleurs de bronze et d'or, d'un cabinet de travail au milieu duquel se trouve une superbe horloge en porcelaine.

Le bureau Louis XVI est couvert de portraits des familles régnantes d'Espagne et de Portugal. Ce petit salon communique à la chambre à coucher, tapissée de velours bleu. Le lit est celui de la reine dona Maria Luisa, il est recouvert de velours jaune brodé de soie de diverses couleurs. A côté se trouve la salle de bain, dont les murs sont fort originalement recouverts de porcelaine décorée.

La chambre à coucher de la reine Marie-Amélie est tapissée de soie à franges d'or. Le lit est en bronze avec incrustations de pierreries. L'appartement de la reine Amélie se termine par une salle de bain dont le mobilier, à l'exception de la baignoire de marbre, est en bois de garance.

Les ministres et les chambellans sont logés à l'étage inférieur dans les appartements dits de Charles III.

Au sujet de ma visite au Palais Royal, je dois consigner deux souvenirs, que mes lecteurs trouveront peut-être curieux et piquants. Le salon de S. M. la Reine d'Espagne, son salon intime bien entendu, est une petite pièce qu'envieraient nos élégantes Parisiennes, meublée modestement, mais avec un goût exquis. A côté se trouve le cabinet de travail du défunt roi Alphonse XII et là, rien n'a été changé, modifié depuis la mort de l'époux dont la reine régente porte toujours le deuil. Pieusement, elle a tenu à laisser chacun des objets qui couvrent le bureau, les meubles et la cheminée, à la place où Alphonse XII les avait posés lui-même. C'est ainsi que j'ai remarqué — et cela m'a profondément attendri — sur la cheminée, à côté d'un petit bouquet de fleurs fanées qui se réduisent en poudre, une photographie de la reine Mercédès, première femme d'Alphonse XII, hélas ! morte si jeune, sur laquelle le roi défunt a tracé de sa propre main la dédicace suivante : *à l'inoubliée, à l'inoubliable !* N'est-ce pas qu'il y a de la part de S. M. la Reine régente Marie-Christine, autant de délicatesse que d'attention touchante et de preuve d'affection sincère, dans la sollicitude qu'elle témoigne à toutes ces reliques aimées par son auguste époux !